La Compagnie NOVA
&
FAB (Fabriqué à Belleville)

Et le cœur fume encore

Création : **Alice Carré** et **Margaux Eskenazi**

Mise en scène **Margaux Eskenazi**

Avec : **Armelle Abibou, Loup Balthazar, Salif Cissé, Malek Lamraoui, Yannick Morzelle ou Lazare Herson Macarel, Raphael Naasz, Eva Rami**

REVUE DE PRESSE

SOMMAIRE

PRESSE ECRITE
Anne Diatkine **Libération**
Brigitte Salino **Le Monde**
Marie José Sirach **L'Humanité**
Jean-Luc Porquet **Le Canard Enchainé**
Catherine Robert **La terrasse**
Younes Bousenna **La Provence**
Caroline Chatelet **theatre (s) ,**
Mégane Arnaud **Théâtre(s)**
Benoit Lagarrigue **Journal de Saint Denis**
Les inrockuptibles

RADIO
Aurélie Charon **France Culture « tous en scène »**
Estelle Laurentin **Radio Toma**

WEB
Joëlle Gayot**Télérama**
Eric Demey **Sceneweb**
Philippe Duvignal **Theatre du blog**
David Rofé Sarfati **toutelaculture.com**
Nicolas Arnstarm **Froggy 's delight**
Le Parafe
Yonnel Liegeois **Chantiers de culture**
Emma **L'Etoffe des songes**
Emmanuel Serafini **Le Bruit du Off**
Pierre Salles **Le Bruit du off**
Philippe Duvignal **Théâtre du Blog**
Yannick Butel **L'Insensé**
Laura Plas **lestroiscoups**
Walter Gehin **Plus de off**
Dominique Daeschel **Madinin'art**
Michèle Bigot **Madinin'art**
Morgane Patin **Bulles de culture**
Catherine Corrèze **Manithea**
Ubiquité culturelles
Pauline Guillemet **Entre-temps**
Laura Capelle **New York Times**

PRESSE ECRITE

«ET LE CŒUR FUME ENCORE», SOUVENIRS DE LA GUERRE D'ALGERIE

Par Anne Diatkine Envoyée spéciale à Avignon— 21 juillet 2019

Invitée dans le off du Festival d'Avignon, la jeune compagnie Nova explore la mémoire des acteurs du conflit avec une énergie et un talent incontestables.

La pièce de'Alice Carré et Margaux Eskenazi est jouée dans le off d'Avignon.
Photo Loïc Nys. Sileks

Il arrive que les spectacles se fassent signe alors que tout les oppose dans leur choix esthétique, leur économie, et le type de théâtres dans lesquels ils se donnent. Tandis que le collectif allemand Rimini Protokoll se plonge dans la mémoire cubaine avec *Granma, les trombones de La Havane (lire ci-contre)* au même moment dans le off, la jeune metteuse en scène Margaux Eskenazi et la compagnie Nova font un tabac en explorant les traces de la guerre d'Algérie à travers, là aussi, la génération des grands-parents.

Torture

Acteurs, metteuse en scène : tous ont recueilli les témoignages de leurs aïeux et de leur entourage afin de construire une pièce kaléidoscopique qui restitue des parcours intimes parfois jamais dits. Sont portés sur le plateau aussi bien une extraordinaire réunion d'anciens combattants qui tourne au désastre (Eva Rami, formidable) que des militants du FLN ou le procès de Jérôme Lindon pour la publication de livres condamnant la torture. Ou encore le discours d'entrée à l'Académie française d'Assia Djebar en 2006 (topissime Loup Balthazar).

Qu'est-ce qui nous emporte dans ce mouvement, un brin didactique ? De toute évidence, ce sont les acteurs, jeunes, complètement investis, qui interprètent une multitude de rôles, hommes, femmes, Algériens, Français, à l'énergie et au talent parfaitement visibles.

Promesse

D'accord, l'absence de sonorisation les oblige à projeter leur voix, loin des conventions désormais habituelles pour le distingué public du in et du théâtre subventionné. Les acteurs jouent franc jeu, ils exposent dès leur entrée leur démarche documentaire et les rôles qu'ils interpréteront, mais on oublie vite la légère frayeur que peut susciter la clarification, tant la pièce tient sa promesse de faire advenir des bribes de mémoire, sans la figer. L'un des plus beaux moments advient lorsque Daniel, harki, raconte son arrivée en France avec ses parents dans le camp de Bias (Lot-et-Garonne), où ils resteront entassés dix ans.

La pièce est ambitieuse, elle embrasse tout, tous azimuts, on y croise tout autant Edouard Glissant que Zidane et Thuram, ou encore des anonymes. Et pourquoi pas ? Le titre, *Et le cœur fume encore,* est tiré d'un poème de Kateb Yacine, il sera dit par l'un des personnages, émigré algérien, au côté d'un harki. Ils ont grandi ensemble et se retrouvent à Mantes-la-Jolie (Yvelines) dans la même HLM, pacifiant malgré eux.

Anne Diatkine Envoyée spéciale à Avignon

Le Monde

Théâtre : les blessures mémorielles de la guerre d'Algérie

Au Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis, Margaux Eskenazi met en scène sa pièce « Et le coeur fume encore ».

Publié le 2 octobre 2020 à 13h52

Une représentation de la piéce de Margaux Eskenazi, « Et le coeur fume encore », lors du Festival « off » d'Avignon en juillet 2019.

Le titre ne saurait être mieux trouvé : *Et le coeur fume encore*. Il est extrait d'un poème de Kateb Yacine, une des figures d'un spectacle hautement recommandable, à l'affiche du Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis. Après une présentation en décembre 2019, perturbée par les grèves, ce spectacle est repris jusqu'au 11 octobre. Mercredi 30 septembre, soir de la première, des lycéens dyonisiens étaient dans la salle. Ils ont applaudi à tout rompre ce qu'ils ont vu pendant deux heures : une mise en perspective de la guerre d'Algérie et de ses conséquences, de 1954 à aujourd'hui, qui s'inscrit dans le travail sur les blessures mémorielles mené par Margaux Eskenazi.

Margaux Eskenazi, metteuse en scène : « *J'ai grandi avec la culture algérienne* »

Et le coeur fume encore, de Margaux Eskenazi et Alice Carré. Mise en scène : Margaux Eskenazi. Avec Armelle Abibou, Loup Balthazar, Salif Cisse, Lazare Herson-Macarel en alternance avec Yannick Morzelle, Malek Lamraoui, Raphaël Naasz, Eva Rami. Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis (Seine-Saint-Denis). Jusqu'au 11 octobre.

l'Humanité

Et le cœur fume encore *d'***Alice Carré** *et* **Margaux Eskenazi** *Gilgamesh Belleville, Avignon (84). Jusqu'au 26 juillet.*

AVIGNON/OFF

Arrêts sur images

FESTIVAL D'AVIGNON 4 - 23 juillet

Avignon (Vaucluse), envoyée spéciale.

Décidément, on n'en a pas fini avec la guerre d'Algérie. Au Festival d'Avignon, elle est au cœur du spectacle d'Alexandra Badea présenté ces jours derniers dans le in, *Points de non-retour - Quais de Seine*, un compte à rebours dont le point culminant est le 17 octobre 1961, au fil d'une histoire d'amour impossible entre une fille de colons et un jeune Algérien, récit sur fond historique fictionné, pas très convaincant malgré l'engagement des acteurs.

Cette guerre, longtemps sans nom, traverse le spectacle de Margaux Eskenazi et Alice Carré, *Et le cœur fume encore* (un vers de Kateb Yacine), à travers l'itinéraire croisé de sept personnages dont les récits, mis bout à bout, reconstituent le puzzle de cette histoire encore à vif des deux côtés de la Méditerranée. Toutes deux travaillent sur une matière vivante, la parole collectée qu'elles croisent avec des faits historiques avérés, mais aussi avec la voix des poètes, Kateb Yacine, Mouloud Feraoun, Albert Camus, Assia Djebar… redonnant vie à cette mémoire empêchée, censurée, autocensurée. Un travail de longue haleine, d'écoute, où les personnages racontent leur guerre, leur engagement, leur douleur, leur oubli. Comment s'est opérée cette transmission dans le cercle familial ? Comment s'est-elle communiquée par la voix officielle que sont les livres d'histoire, les ouvrages de témoignages, par la voix des poètes ? Comment nous est-elle parvenue, ici et là-bas ? À l'exception des poètes, le silence l'emporte.

Les récits de sept personnages, mis bout à bout, reconstituent dans *Et le cœur fume encore* le puzzle de cette histoire encore à vif des deux côtés de la Méditerranée… Loic Nys/Sileks

LA PHILOSOPHIE DU TOUT-MONDE DE GLISSANT CLÔTURAIT LE PRÉCÉDENT VOLET DE CETTE INVESTIGATION SUR LES ÉCRITURES ET LES POÉTIQUES DE LA DÉCOLONISATION.

Une nouvelle génération pousse les portes rouillées de la mémoire

Pour ne pas réveiller la douleur, oublier ce passé qui vous colle à la peau, que l'on soit pied-noir, harki, militant du FLN, porteur de valise ou appelé du contingent. Mais l'Histoire vous rattrape à chaque instant, s'échappant des zones d'ombre comme la vapeur des rues de Manhattan.

La première génération s'est tue. Ce sont les enfants et les petits-enfants qui, désormais, peuvent pousser les portes, même rouillées, de la mémoire. D'ailleurs, elles ne résistent pas longtemps au désir de connaître ce qui s'est joué là et qui se joue encore aujourd'hui. Comment comprendre ce qui s'est passé au Stade de France lors du match amical et historique France-Algérie en 2001 où les gamins des cités descendent sur la pelouse drapeaux algériens en bandoulière ? Ce sont leurs petits frères et sœurs qui, l'autre soir, vingt ans après, fêtent la qualification de l'Algérie en finale de la CAN sur les Champs-Élysées. Qu'expriment-ils d'autre qu'une soif de reconnaissance, le droit d'être français dans un pays qui a nié l'histoire de leurs parents, mais aussi celle de milliers de jeunes appelés, envoyés « *pacifier* » ces terres coloniales agitées et qui ont choisi de se murer dans le silence ? La question n'étant pas un recours à l'Histoire comme alibi mais de savoir pour, enfin, tourner la page et en finir avec ce jeu de billard à trois bandes où les autorités algériennes comme françaises ont manipulé la vérité historique pour leur propre compte.

En démêlant les fils d'une histoire complexe, le théâtre donne des clés

Margaux Eskenazi et Alice Carré ont tissé une trame avec des flash-back, des arrêts sur images réalisant ainsi un spectacle vivant, joyeux, émouvant, porté par des acteurs totalement investis qui ne font pas semblant. Tout est fluide dans ces récits entremêlés, aucune hiérarchie dans la parole des uns et des autres : celle de Serreau créant à Bruxelles *le Cadavre encerclé*, de Kateb Yacine en 1958 vaut celle de cet ouvrier de la métallurgie, ancien militant du FLN en Algérie, débarqué à Mantes-la-Jolie dans les années 1970 ; celle de l'éditeur Jérôme Lindon, poursuivi par la justice française pour avoir publié *le Déserteur*, de Maurienne en 1961, vaut celle de ce jeune Algérien rescapé du massacre d'octobre 1961 et qui, de retour en Algérie, subira les foudres de Boumédiène parce que communiste. Ici, le théâtre éclaire, décrypte, fait sens. *Et le cœur fume encore* évite les écueils du discours larmoyant ou culpabilisant. On y parle du passé, mais on parle au présent. En démêlant les fils d'une histoire complexe, le théâtre donne des clés. Deuxième volet d'un diptyque sur les écritures et les pensées coloniales, c'est là une pièce salutaire.

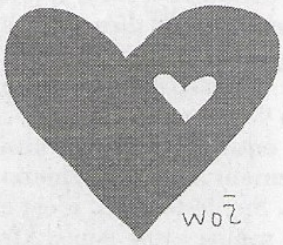
MARIE-JOSÉ SIRACH

Au 11 Gilgamesh, à 18 h 05, jusqu'au 26 juillet. Tournée : en octobre à Fort-de-France, puis Fresnes, La Norville, du 7 au 19 décembre au TGP de Saint-Denis.

Le Canard enchaîné
Journal satirique paraissant le mercredi

Et le cœur fume encore

On n'en a jamais fini avec la guerre d'Algérie. Les blessures toujours ouvertes, les mots toujours pas dits, les mémoires toujours hantées. Suivant le fil de leur précédent spectacle sur la décolonisation, Alice Carré et Margaux Eskenazi se sont plongées avec passion, et rigueur, et belle énergie dans cette histoire à vif. Rien de plus risqué… Elles réussissent haut la main, mêlant mémoires intimes et personnages connus (Kateb Yacine, Jérôme Lindon, Assia Djebar, etc.), épisodes historiques et scènes d'aujourd'hui – car l'impact de cette guerre se lit encore dans les deuxième et troisième générations, et dans la France actuelle. Leurs sept jeunes acteurs (dont Malek Lamraoui, Eva Rami, Yannick Morzelle) y vont généreusement. Applaudissements ! Au 11 Gilgamesh Belleville.



Jean-Luc Porquet

la terrasse

Et le cœur fume encore de Alice Carré et Margaux Eskenazi, mis en scène de Margaux Eskenazi

11 GILGAMESH BELLEVILLE / TEXTE DE ALICE CARRE ET MARGAUX ESKENAZI / MES MARGAUX ESKENAZI

Publié le 23 juin 2019 - N° 278

L'épineuse question de la guerre d'Algérie et de sa mémoire est au centre de cette création théâtrale portée par sept comédiens.

Ils sont sept, sept personnages dont l'histoire se déplie sur plusieurs générations, à partir des événements de la Guerre d'Algérie. Une pied-noir, un harki, un travailleur immigré, un kabyle, un officier pro OAS, un appelé et une militante anti-coloniale à partir desquels *Et le cœur fume encore* tente de dessiner la carte d'une mémoire qui, dans sa version officielle, a entretenu et entretient encore bien des zones d'ombre. Convoquant des archives et des écrits issus des deux rives de la Méditerranée, *Et le cœur fume encore* s'est aussi construit à partir de témoignages individuels et d'improvisations de plateau, et conjugue contre l'amnésie les mots et la musique, la fiction et l'Histoire.

Eric Demey

La Provence

Et le cœur fume encore (une pépite)

Par Youness Bousenna

LOÏC NYS

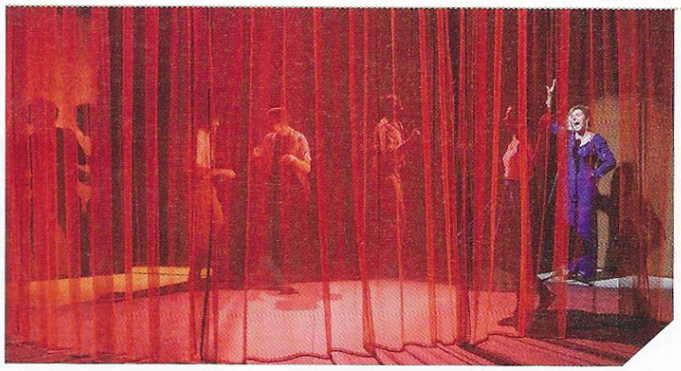
Ici, les hommes jouent des femmes, les Noirs des Blancs, puis changent, intervertissent, comme si chacun avait pu jouer tous les rôles car ils n'en formaient qu'un : des blessés de la guerre d'Algérie.

Et ces plaies sont peut-être silencieuses, mais elles ne se sont jamais tues puisque leurs enfants les entendent encore. Nourrie de témoignages et d'archives historiques, cette pièce puissante et subtile fait resurgir ce passé qui hante plus qu'une génération. Celle de la guerre, bien sûr, a besoin de sa mémoire ; mais celle d'aujourd'hui veut connaître son histoire. Et ce besoin d'identité maintenant révèle les identités meurtries d'hier.
Tissant le fil entre ces souvenirs et leur douloureuse transmission, le spectacle nous replonge dans cette longue déchirure que fut le conflit algérien à travers une mise en scène dynamique et ingénieuse. Il y a, évidemment, eu la torture de chaque côté, l'envie de désobéir aux ordres injustes, le bateau pour Marseille pour certains, le cercueil pour d'autres, et la culture que cette pièce met judicieusement en avant, des pièces engagées de Kateb Yacine au sulfureux roman « Le déserteur » de Jean-Louis Hurst.

Mais il y a surtout les années d'amertume qui, de chaque côté de la Méditerranée ont incrusté la haine : l'indépendance trahie par un régime qui s'est mis à torturer son peuple ; le mépris de la métropole pour ses revenants et ses harkis.
Portée par sept comédiens talentueux, la pièce culmine dans une scène magistrale fêtant les trente ans d'une amicale d'anciens soldats qui, tour à tour drôle puis tragique, condense chacune de ces meurtrissures. Car tous, anciens de l'OAS, porteurs de valises, harkis, pieds-noirs, militaires obéissants, fellaghas, avaient une bonne raison d'être dans un camp. Une bonne raison pour que, tant d'années après, leur cœur fume encore.

Jusqu'au 26 juillet (relâche le 10 et le 17), à 18h05 au 11 Gilgamesh Belleville. Tarifs : 20/14€. Infos et réservations: 04 90 89 82 63 et www.11avignon.com

théâtre(s)
LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE



LOÏC NYS

ET LE CŒUR FUME ENCORE

Mise en scène Margaux Eskenazi

Margaux Eskenazi et Alice Carré ont écrit et conçu ce spectacle, présenté dans le Off d'Avignon au théâtre 11.Gilgamesh-Belleville, à partir de témoignages au sein de leur entourage. Entre réel et poésie, elles s'emploient à faire le lien entre des mémoires de la guerre d'Algérie et les fractures sociales et politiques en France, aujourd'hui. **À Avignon, en juillet**

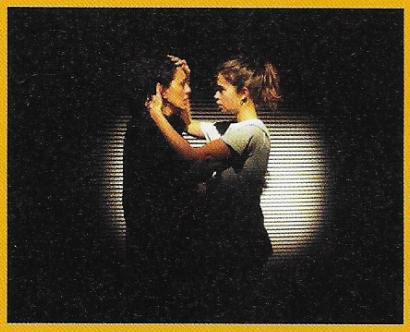
théâtre(s)
LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE

OFF DU FESTIVAL D'AVIGNON

Du 5 au 28 juillet
à Avignon (84)

Impossible de parler du Off dans son ensemble, avec ses 1592 spectacles, 139 lieux et 3,5 millions de billets en vente. Certains théâtres font référence pour leur ligne artistique. La Manufacture accueille, pour ne citer qu'un spectacle, *Désobéir*, nouvelle création de Julie Berès, pièce sur quatre jeunes femmes de banlieue qui refusent de se soumettre à une injonction, écrite par la metteuse en scène, Kevin Keiss et Alice Zeniter. Le 11.Gilgamesh Belleville accueille de jeunes artistes prometteurs comme Margaux Eskenazi et Alice Carré pour *Et le cœur fume encore*, aux côtés d'artistes très reconnus comme Omar Porraq pour *Ma Colombine*, de Fabrice Melquiot. Le Train Bleu propose sa deuxième saison avignonnaise avec de nombreux jeunes metteurs en scène comme Simon Falguières, Millie Duyé et Mélanie Charvy. De nouveaux théâtres apparaissent comme le Théâtre de la Reine Blanche, L'Optimist et le Théâtre des Gémeaux. Avec également les sélections régionales, Occitanie fait son cirque... Et un focus sur la création suisse, réparti dans plusieurs théâtres.

www.avignonleoff.com



FRANÇOIS LOUIS ATHENA

J'ai rencontré Dieu sur Facebook, d'Ahmed Madani, au 11.Gilgamesh

JSD Le Journal de Saint-Denis

TGP/ Guerre d'Algérie : on n'en a pas fini

Publié le 24 septembre 2020

© Loic Nys

Avant le confinement et la pandémie de la Covid-19, il y avait eu, fin 2019, rappelez-vous c'était avant, les grands mouvements sociaux contre la réforme des retraites. Rien d'équivalent, certes, entre une situation sanitaire sidérante et trop souvent mortelle qui a enfermé un long temps les corps et les esprits et une lutte collective et libératrice d'une grande partie de la nation contre un projet considéré comme injuste et inacceptable.

Rien d'équivalent, certes, et même aux antipodes l'un de l'autre, mais qui ont eu cependant une conséquence comparable sur la fréquentation des théâtres, et notamment du TGP. À cette époque, en décembre 2019, un spectacle passionnant était à l'affiche du CDN de Saint-Denis : *Et le Cœur fume encore*, qui pâtit donc de la situation. Voilà pourquoi Jean Bellorini et Julie Deliquet, ancien et actuelle directeur et directrice du TGP, ont décidé de le proposer à nouveau pour une dizaine de représentations.

« Il faut dire que le spectacle avait attiré de nombreux Dionysiens l'an dernier car le thème de la pièce leur est sensible et c'est aussi ce qui nous a poussés à la

les Inrockuptibles

Réservez : les spectacles à ne pas manquer cette semaine !

12/12/19 10h25

“Et le cœur fume encore”, conception Margaux Eskenazi et Alice Carré

Percutant, c’est le moins qu’on puisse dire, est le deuxième volet du diptyque *Ecrire en pays dominé* conçu par le duo Margaux Eskenazi et Alice Carré et présenté au Théâtre Gérard Philippe du 7 au 20 décembre. Après *Nous sommes de ceux qui disent non à l’ombre*, créé en 2017, qui parcourt les courants de la négritude et de la créolité, *Et le cœur fume encore* s’intéresse à la colonisation de l'Algérie et à la guerre qui aboutit à son indépendance, en 1962. Très documenté, le spectacle réussit pourtant à faire de la trame de l’histoire et des témoignages recueillis le socle d’une dramaturgie qui privilégie le jeu et la fiction, l’incarnation de ceux qui ont traversé ce temps, encore tabou, d’une indépendance durement acquise.

S’y côtoient militants du FLN, leurs descendants, harkis, pieds-noirs, juifs algériens, appelés du contingent, militaires de métier, membres de l’OAS, mais aussi les paroles et les engagements des écrivains et poètes Kateb Yacine, Edouard Glissant, Assia Djebar et de l’éditeur Jérôme Lindon. L’humour n’est pas absent de la pièce, bien au contraire, que ce soit lors d’une scène du tournage du film *La Bataille d’Alger* de Gillo Pontecorvo, sorti en 1971 mais censuré en France jusqu’en 2004, ou la soirée des anciens combattants d’Algérie 30 ans plus tard. C’est cela qui touche le plus dans ce spectacle : l’humanité à l’œuvre portée par les acteur.rice.s, qui jouent indifféremment des rôles de femmes, d’hommes, de Noirs, de Blancs ou d’Algériens pour tenter en acte de “*décoloniser et dégenrer les imaginaires”*.

"Et le coeur fume encore" de Margaux Eskenazi et Alice Carré (Loïc Nys)

RADIO

Les récits intimes prennent corps , la scène donne à voir la mémoire

écoutez (59 min)

Publié le 10 octobre 2020

Margaux Eskenazi et Alice Carré présentent «Et le coeur fume encore», de 1955 à 2006, l'Algérie et la France, en tissant matière documentaire et littéraire. Simon Hanukai, chorégraphe américain, fait parler les corps des habitants à travers des récits intimes dans l'espace public. Live : ARLT

SPACES Harlem, Simon Hanukai

Alice Carré et Margaux Eskenazi, auteures, metteures en scène. Leur pièce Et le cœur fume encore se joue au TGP (Saint-Denis) jusqu'au 11 octobre, avant une belle tournée jusqu'en mai 2021 : à partir de textes d'Assia Djebar, Édouard Glissant, Jérôme Lindon et Kateb Yacine, elles reconstituent, avec sept comédiens, des événements d'une Algérie proche ou plus lointaine des années 1955 à 2006. Partant du constat que les non-dits entourant la guerre d'Algérie imprègnent encore un nombre considérable de familles en France, et pour aborder les questions de transmission, d'héritage, de tabous et de refoulements de ces mémoires, l'équipe croise au plateau une matière documentaire (témoignages recueillis au sein de leurs propres familles ou de leurs proches,

archives historiques) et littéraire (poésie, textes dramatiques et romans).

Simon Hanukai, chorégraphe américain. Originaire d'Azerbaïdjan, l'américain a fui le pays à 12 ans pour arriver en Californie, avant de partir étudier à NYC. Il vit désormais entre Paris et les USA, où il mène respectivement des travaux au long cours avec les habitants sur place : en témoigne son vaste projet « Oakland / Saint-Denis », où il envisage Oakland comme « le Saint-Denis de San Francisco » et vice et versa. Des participants de 10 ans à 89 ans sont pris à partie de cette aventure urbaine, où la rencontre et les territoires de la périphérie sont au centre. Les cinq performances prévues en octobre à Saint-Denis, mobilisant des habitants aux abords de la Basilique et de la place du marché, viennent d'être annulées par la Préfecture de Seine-Saint-Denis…

groupe formé par Sing Sing, Eloïse Decazes et Mocke

Grand Large du 11 juillet 2019

Invités : **Anaïs Hébrard** et **Valmont Lefebvre-Puren** pour Anna, femme de bourreau, ainsi que **Margaux Eskénazi** et **Alice Carré** pour Et le coeur fume encore au 11-Gilgamesh Belleville

[21'27] **Les Nouvelles aventures culturelles pour le magazine Antilla *par Nathalie Laulé* :** Art-Terre, projet artistique et scientifique itinérant

[30'45] **Archives d'Outre-mer :** »La Relation », extrait de Lezenn (Les Indes) par Édouard Glissant (archive du 12 juillet 2009)

[37'27] **Portrait *par Marie-Cécile Drécourt* :** Christine Salem, chanteuse réunionnaise

[41'17] **L'invitée critique** : Tessa Grauman de France Ô

[44'24] **La proposition musicale de Cotton Club : «** Zetliyo » d'Arnaud Dolmen

[51'27] **Voyage dans ma mémoire *par Greg Germain* :** »Élégie »

>> Lien podcast

WEB

Télérama

Festival Off d'Avignon 2019 : 26 spectacles à ne pas manquer

- Publié le 02/07/2019

TTT "Et le cœur fume encore"

Comment opérer une traversée humaine, politique, historique et intellectuelle de la Guerre d'Algérie en sublimant la part sensible du théâtre, celle qui fait frissonner le public ? Comment entrelacer les destins des Algériens, des Pieds-Noirs, des Harkis, des combattants de l'OAS ou du FLN, sans céder aux clichés ou aux raccourcis ? Le spectacle mis en scène par Margaux Eskenazi est un modèle du genre. En un peu moins de deux heures, cette jeune femme très douée déploie sur une scène découpée par des voilages formant de multiples espaces de jeu, un portrait de groupe éclaté, qui file, en boomerang, du passé au présent. Histoire d'hommes et de femmes marqués à vie par le conflit (et leur descendance également), cette représentation, superbement jouée, est exaltante. On la quitte avec un sentiment de gratitude. Parce qu'on a mieux compris cette tragédie et les dégâts qu'aujourd'hui encore elle engendre. Parce que le théâtre sort grandi d'avoir ainsi éveillé nos consciences. Fabuleux.
J. G.

***Et le cœur fume encore,* texte et mise en scène de Margaux Eskenazi. Jusqu'au 26 juillet, à 18h05, au 11 Gilgamesh Belleville. Relâche le 17 juillet.**

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

Et le coeur fume encore : le grand théâtre des événements

17 juillet 2019/ par Eric Demey

Créé par Alice Carré et Margaux Eskenazi, *Et le coeur fume encore* raconte autant ce qu'on a longtemps appelé les « événements d'Algérie » que les difficultés à en délivrer des récits. Un spectacle remarquable.

La guerre d'Algérie reste un sujet bien délicat à porter au théâtre. Julie Bertin et Jade Herbulot s'y sont quelque peu cassé les dents l'hiver dernier au Vieux Colombier. Sur un thème connexe, Alexandra Badea également, lors de cette 73e édition du Festival d'Avignon. Dans son versant Off, deux jeunes femmes encore, **Margaux Eskenazi** et **Alice Carré**, s'y collent. Cette fois, pour notre plus grand bonheur.

Dans cette récurrence de la question algérienne – et de sa mémoire – chez de jeunes metteuses en scène, **il faut certainement voir le signe d'une génération désireuse d'en finir avec le silence** qui plombe une France incapable, depuis bien trop longtemps, de regarder son passé dans les yeux et de se réconcilier avec elle-même. C'est d'ailleurs ce silence, cette incapacité à dire ce qui s'est passé, qui constitue le fil rouge de *Et le cœur fume encore,* titre issu d'un poème de Kateb Yacine, un écrivain algérien à plusieurs reprises évoqué dans la pièce.

Dans leur capacité à faire entendre une pluralité de récits, une polyphonie de traversées de cette guerre, complémentaires et contradictoires – un des secrets de leur réussite –, **Alice Carré et Margaux Eskenazi déploient une dramaturgie extrêmement habile** qui alterne les focus sur des individus aux trajectoires diverses que l'on observe d'hier à aujourd'hui, et sur ce conflit, saisi à la croisée de l'histoire des arts et de l'histoire politique. Il en va ainsi du *Cadavre encerclé*, une pièce de Kateb Yacine jouée à Bruxelles en 1958, qui permet de suivre les premiers pas d'un membre du FLN ; de *La bataille d'Alger*, film de l'Italien Pontecorvo, sorti en 1965 et quasiment interdit en France jusqu'en 2004, qui relate le coup d'Etat de Boumédiène, trahison des espoirs démocratiques initiaux ; ou encore du procès de Jérome Lindon, éditeur du *Déserteur* en 1961, qui donne l'occasion d'aborder les questions de la torture et de la désobéissance. **Rien n'est jamais direct, univoque dans ce spectacle. Tout fait théâtre, et se prête au jeu.**

Si *Et le cœur fume encore* démarre un peu laborieusement, il se déplie petit à petit, sur presque deux heures, en offrant une variété remarquable dans les registres, une modulation très habile de l'espace scénographique, et un rapport entre fiction et réalité documentaire toujours en évolution. Car, cerise sur le gâteau, le projet de Margaux Eskenazi et Alice Carré s'appuie sur un travail de collecte de témoignages autour de la guerre d'Algérie, de participants de tous bords, qui vient imprégner la fiction de la force du réel. De surcroît, la distribution d'acteurs, qui jouent origines et sexe mélangés, redouble cette volonté de faire entendre une histoire multiple et soutient la promesse d'un avenir qui saura s'émanciper des fractures du passé. Ils et elles sont d'ailleurs très bons. **Si bons que dans *Et le cœur fume encore*, on rit, on a les larmes aux yeux. Le plaisir du théâtre enfle à en devenir jubilatoire.** Et fait grandir avec lui la promesse d'un avenir qui trouve des voies pour intégrer son passé, ainsi que la certitude que le théâtre est infiniment capable d'y contribuer.

Eric Demey – www.sceneweb.fr

Et le coeur fume encore
Conception, montage et écriture Alice Carré et Margaux Eskenazi
Avec des extraits de Kateb Yacine, Assia Djebar, Jérôme Lindon et du *Cadavre encerclé* de Kateb Yacine et la préface d'Edouard Glissant, publiés par les Éditions du Seuil
Mise en scène Margaux Eskenazi
Avec Armelle Abibou, Elissa Alloula, Malek Lamraoui, Yannick Morzelle, Raphael Naasz, Christophe Ntakabanyura et Eva Rami
Collaboration artistique Alice Carré
Espace Julie Boillot-Savarin
Lumières Mariam Rency
Création sonore Jonathan Martin
Costumes Sarah Lazaro
Vidéo Mariam Rency et Jonathan Martin
Avec les voix de Paul Max Morin, Nour-Eddine Maâmar et Eric Herson-Macarel
Production La Compagnie NOVA et FAB – Fabriqué à Belleville
Avec le soutien du Conseil Régional d'Ile-de-France, de la ville des Lilas, du Conseil Départemental du 93, de Lilas-en-Scène, de la Ferme Godier (dans le cadre de la résidence action et territoire de la DRAC Ile-de-France), du Studio Théâtre de Stains, du Collectif 12, du Centre Culturel de la Norville, d'Arcadi, de la Région Ile-de-France et de la Grange Dîmière à Fresnes, de la fondation E.C Art Pomaret, de la SPEDIDAM
Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National
Remerciements La Compagnie Nova remercie chaleureusement pour leur témoignages, confidences, dialogues et confiance toutes les personnes que nous avons rencontrées et qui nous ont permis de créer ce spectacle : Abdel-Ghani, L'Académie française, Kemal Alloula, Rachid Aous, Association les 4 ACG, Malek Bensmaïl, Raphaëlle Branche, Anna Brugnacchi, Olivia Burton, le Centre culturel algérien de Paris, le Cercle algérianiste de Marseille, Kevin Durst, Les Editions de Minuit, L'équipe du Collectif 12, Najib El Arouni, Annie Eskenazi, Frédéric Fachena, Sylvie Glissant, Alyne Gonzalès, Sarra Grira, Lazare Herson-Macarel, Stanislas Hutin, Amine Khaled, Luc Khiari, Ghislain Levy, Paul Max Morin, Nicolas Morzelle, Michel Naman, Raphael Naman, Robert Naman, Kamel Ouarti, Claire Ollivier, Rahim Rezignat, Benjamin Stora, L'équipe du Studio Théâtre de Stains, Claudie Tabet, Salima Tenfiche
Durée : 1h45
Festival Off d'Avignon 2019
11 Gilgamesh Belleville
du 5 au 26 juillet à 18h05 – Relâches les 10 et 17 juillet

Toute La Culture.

Avignon OFF : « Et le cœur… », une émouvante fresque sur la guerre d'Algérie

18 JUILLET 2019 | PAR BENEDICTE GATTERE

Le titre, Et le cœur fume encore*, est emprunté au grand écrivain algérien Kateb Yacine. La pièce elle-même parle de l'Algérie, en particulier de la guerre d'indépendance qu'a vécue Yacine et dont il parle dans*Nedjma *ou dans* Le Polygone étoilé*.*

Et le cœur fume encore, deuxième volet d'un diptyque sur les identités plurielles, convoque avec beaucoup d'humanité la mémoire de celle que l'on nomme, pour faire court, « la guerre d'Algérie ». Que ce soit celle des membres du FLN, de soldats français, de harkis ou de pieds-noirs. Ainsi, nous ne sommes pas dans un discours dogmatique mais plutôt plongés dans une réalité aux multiples facettes. Avec les deux jeunes metteuses en scène Margaux Eskanazi et Alice Carré, le théâtre documentaire sait être subtil.

Fondée sur le principe de l'enquête, la pièce part de témoignages recueillis auprès de personnes ayant vécu « la guerre d'Algérie », quel qu'ait été leur camp. L'officier zélé, persuadé du bien-fondé de sa mission, reconverti en terroriste de l'OAS aussi bien que le harki qui regrette son engagement trouvent ici une voix. Et leurs paroles, du fait même que ce soit les leurs, ensuite retravaillées pour les besoins de la pièce, sonnent juste. Le spectateur perçoit leurs doutes, comprend leurs motivations… et ce, malgré le fait que tous les personnages ne soient pas sympathiques de prime abord, loin s'en faut ! Dans la première scène par exemple, – une scène surréaliste de veille de Noël dans un régiment français – Raoul, on le comprend vite, se révèle être l'un de ceux qui participent aux viols des Algériennes. Pourtant, le personnage joué par l'une des jeunes comédiennes, marquant son entrain, une bouteille à la main, nous paraît plus grotesque et désespéré qu'autre chose. Loin d'être une façon d'excuser les exactions et les horreurs commises par l'armée française, ces scènes donnent un visage aux monstres et nous rappellent simplement que ces derniers ont été des hommes bien réels.

La scène du procès de Jérôme Lindon, qui a dirigé les Éditions de Minuit, soulève quant à elle la question de la pratique de la torture. En France, les prises de position à ce sujet mènent à l'affrontement. En 1960, lorsque Lindon publie *Le Déserteur*, les ouvrages sont saisis et interdits. Il risque la prison pour « provocation à la désobéissance ». Le procès se déroule au milieu du public ; avocat et procureur se lancent dans une joute verbale de part et d'autre des rangées de spectateurs… une façon de les amener à prendre parti ! Une autre scène, celle de la première fois où Brahim évoque son passage au FLN avec sa fille, et enfin plusieurs moments à la fin de la pièce font le lien entre passé et présent. Un Algérien communiste expatrié en France se voit en désaccord avec son jeune fils, qui fantasme une Algérie qu'il n'a pas connu, et de l'autre côté de l'Histoire, d'anciens combattants de l'armée française se retrouvent, grabataires, pour une

cérémonie, qui malgré son aspect tragique, révèle son potentiel comique grâce au personnage de Jacqueline, veuve un peu trop zélée qui tient absolument à ce que « tout se passe bien ». Cependant, malgré tous ses bons soins, la soirée dérape et les fantômes, sous forme de regrets ou de délires, refont surface…

Très vite, ce qui frappe, c'est la qualité de jeu et la vitalité de la troupe des jeunes acteurs de la compagnie Nova. Les sept comédien.ne.s sur scène, Noirs, Blancs ou ayant eux-mêmes des origines algériennes, filles et garçons, s'échangent les rôles et campent leurs personnages avec une facilité qui fait plaisir à voir. Quelle que soit son apparence, chacun.e incarne avec beaucoup d'humanité Madeleine, la résistante française du FLN, ou bien le procureur à charge contre Lindon, ou bien encore Brahim, communiste et membre du FLN, et même les grands Kateb Yacine et Édouard Glissant, convoqués sur scène. Dès qu'il ou elle parle, on y croit, on y est, au plus près de l'humanité du personnage. C'est cela que permet le théâtre, ne l'oublions pas, à partir du moment où il parvient à se placer à une distance salutaire des polémiques qui ont agité la Sorbonne en mars dernier. Une mise en scène exemplaire nous montre que tout le monde peut jouer un personnage avec sincérité, quel que soit son physique, son genre, etcætera. Et que le seul frein à une réelle diversité sur scène ne peut être celui d'une question de vraisemblance ou de fidélité à l'Histoire mais bien celui de la persistance de préjugés racistes ou sexistes.

Informations pratiques :
Théâtre 11 – Gilgamesh Belleville
11, boulevard Raspail, Avignon
Du 5 au 26 juillet 2019 à 18h05 dans le cadre du festival OFF d'Avignon
(Relâches les 10 et 17 juillet)
Théâtre Aimé Césaire de Fort-de-France
Du 17 au 19 octobre 2019
Théâtre Gérard Philippe à Paris
Du 7 au 20 décembre 2019
Visuel : © Loic Nys

froggy's delight
Le site web qui frappe toujours 3 coups

Et le cœur fume encore

Théatre Gérard Philippe (saint-Denis) septembre 2020

Spectacle de théâtre documentaire conçu par Margaux Eskenazi et Alice Carré, mise en scène de Margaux Eskenazi, avec Armelle Abibou, Loup Balthazar, Salif Cisse, Lazare Herson-Macarel (en alternance Yannick Morzelle), Malek Lamraoui, Raphaël Naasz et Eva Rami.

Publié en septembre 20

Second volet d'un dytique consacré à l'amnésie coloniale dont le premier opus traitait de la négritude et de la créolité propsoé par la Compagne Nova, «*Et le cœur fume encore*» s'attache quant à lui à une autre partie de l'histoire de France, encore très emprunte de zones d'ombres et de non-dits et pourtant si constitutive de notre société actuelle : la guerre d'Algérie.
Ne voulant ni caricaturer, ni présenter une version subjective des faits, Alice Carré et Margaux Eskenazi, qui co-signent le spectacle, ont pris le parti d'une écriture polyphonique, retraçant un véritable kaléidoscope de mémoires et mêlant l'Histoire à l'intime. Elles ont ainsi entrecoupé matière documentaire, composée des témoignages et d'archives historiques mais également matière littéraire au travers de nombreux auteurs tels Camus, Kateb, Djebar, Maurienne et Sartre.

Plaçant les comédiens et toute l'équipe artistique au cœur du processus créatif, puisqu'ils sont allés eux-mêmes puiser dans les récits et légendes familiales, le texte est ainsi né d'un aller-retour constant entre recherches, interviews, improvisations au plateau et écriture à quatre mains.

Ont fini par émerger 7 points de vue différents sur les «évènements» et qui racontent, chacun à leur manière, leur vérité, en passant sans discontinuer du réel à la fiction, du témoignage au jeu, de l'anecdote au moment historique clef dans une théâtralité assumée.

Se bousculent ainsi tour à tour sur scène une femme «pied noir» retournée en France, un harki rapatrié ayant vécu dans les camps, un membre du FLN section algérienne ayant rejoint le maquis avant de devenir immigré économique en France, un autre qui œuvra dans la section française et qui retournera vivre dans l'Algérie postindépendance, sans oublier un appelé de l'armée française brisé par les scènes de torture, un soldat de l'OAS ou enfin une militante parisienne anticolonialiste ayant rejoint l'Algérie comme «pied rouge».

Chaque histoire est l'occasion de revenir sur un pan particulier et parfois refoulé du passé pour mieux comprendre, à la lumière des décisions politiques, des exils et violences tues, les fractures sociales et politiques actuelles d'une France qui se rêvait pourtant «black-blanc-beur».

La Parafe
Critiques théâtrales et lectures d'œuvres

« Et le coeur fume encore » de Margaux Eskenazi et Alice Carré au TGP - le présent depuis l'Histoire, l'Histoire depuis l'intime

Publié le 3 octobre 2020

La compagnie Nova, qui a commencé il y a quelques années avec des mises en scène d'oeuvre classiques (*Hernani, Richard III*), présente au TGP sa dernière création, *Et le coeur fume encore*, spectacle présenté et remarqué dans le Off du Festival d'Avignon 2019. Il s'agit du deuxième volet d'un diptyque intitulé « Ecrire en pays dominé », amorcé en 2016 avec *Nous sommes de ceux qui disent non à l'ombre*. Dans ces deux opus, les membres de la compagnie gardent un lien fort avec la littérature, mais ils la mobilisent cette fois pour aborder certains pans de la réalité contemporaine française, que leur suggère leur expérience intime. Après avoir réfléchi au métissage des langues dont ils ont hérité, imprégnés de textes d'Aimé Césaire, Senghor et d'autres, ils s'attaquent dans *Et le coeur fume encore* à la mémoire de la guerre d'Algérie. Outre leurs histoires personnelles, l'impulsion leur est donnée par Kateb Yacine, grand auteur de la décolonisation, à qui ils empruntent un vers pour le titre de leur spectacle. Un vaste travail de collecte d'archives et de témoignages recueillis auprès de leurs proches, mené par Margaux Eskenazi et Alice Carré, leur a permis de reconstituer certains épisodes de la guerre d'indépendance algérienne, et de tisser une réflexion sur ses formes de permanences dans la société actuelle.

A peine les consignes sanitaires données en préambule du spectacle achevées, une actrice, présente sur scène comme six autres individus dès avant notre entrée en salle, s'empare de la parole. Les lumières sont encore allumées lorsqu'elle présente le rapport personnel qu'elle entretient avec l'histoire de l'indépendance algérienne, et qu'elle annonce quels rôles elle va interpréter dans le spectacle à venir. Le flambeau passe ensuite aux autres, et tous posent d'emblée carte sur table. Les noms s'accumulent, ainsi que les sigles (FLN, OAS), et les termes spécifiques (Pieds-noirs, harkis), rapidement définis. Derrière des apparences didactiques, cette entrée en matière entend surtout nous projeter vers ce qui va avoir lieu sur scène, l'histoire qui va nous être racontée. L'un deux achève le tour de table en annonçant que c'est lui qui va ouvrir le bal, et que cette histoire commence un soir de Noël au sein de l'OAS (Organisation Armée Secrète). Les informations qu'il donne sont redoublées par celles que livre un panneau qui surmonte la scène, grâce auxquelles seront livrées les indications spatio-temporelles de chaque séquence. Un soir de Noël 1955 donc, de jeunes Français sont partagés entre la joie d'une fête, la nostalgie de la France, la révolte contre cette guerre qui n'est pas la leur, les plaisirs interdits dont elle permet à certains de profiter, et en définitive la soumission qu'ils doivent à l'autorité militaire.

Tout commence là, mais en réalité, cette scène n'est pas un point de départ, le début d'une histoire. Elle est plutôt une reconstitution d'une situation qui permet de rendre compte des contradictions qu'ont pu provoquer cette guerre chez des soldats français. Sans transition, on passe ensuite à une autre situation, celle d'un attentat, un soir de fête à Alger, qui révèlent de nouvelles contradictions.

Chantiers de culture
14/07/2019

Une leçon de comédie, Avignon 2019

Jusqu'au 28/07, se donne « **La dernière bande** » au Théâtre des Halles. **Avec Denis Lavant, dans une mise en scène de Jacques Osinski**. Sans oublier « **Et le cœur fume encore** » au 11*Gilgamesh Belleville et « **Moi, Bernard** » à La Caserne.

Et le cœur fume encore

Conception et écriture Alice Carré et Margaux Eskenazi, dans une mise en scène de Margaux Eskenazi, Théâtre 11*Gilgamesh Belleville.

Second volet d'un diptyque intitulé Écrire en pays dominé, le premier proposant une traversée des courants de la négritude et de la créolité, il s'agit là de plonger, littéralement et littérairement, de l'Algérie coloniale à la France d'aujourd'hui qui a toujours beaucoup de difficultés à parler de « la guerre » et d'en faire mémoire d'une génération l'autre : trop de violences tues, trop de parcours de vie brisés, trop de mémoires cachées, trop de souffrances rentrées… Fruit d'un patient recueil de témoignages, familiaux ou proches, de partages avec historiens et écrivains, sur la scène sont rassemblés appelés du contingents comme soldats de métiers, sympathisants du Parti communiste ou de l'O.A.S., fils de harkis ou membres du FLN ! Pour se conter, se raconter et nous raconter leurs peurs, leurs angoisses, leurs désillusions. La grande qualité de la représentation ? Les non-dits ou mots dits s'échangent dans la compassion et l'humour, entre cris, pleurs ou colères des uns et des autres. Des paroles singulières qui croisent celles de grands témoins, tels Kateb Yacine, Édouard Glissant, Assia Djebar et Jérôme Lindon… Une pièce d'une grande force émotionnelle qui, sans didactisme mais avec une incroyable puissance d'humanité, marie avec justesse et talent petite et grande Histoire ! Une jeune troupe pétillante d'énergie, du théâtre documentaire de haut vol.

Yonnel Liégeois

L'étoffe des Songes - Blog Théâtre d'Emma

Et le cœur fume encore : pépite hors norme et intelligente, qui explore les conséquences de la guerre d'Algérie

Allez-y si vous aimez :
- Les jeunes troupes inventives
- Les spectacles qui interrogent le temps et l'histoire

N'y allez pas si vous n'aimez pas :
- Les collages
- Les docus fictions

Publié le 8 octobre 20

Pendant le festival d'Avignon 2019, le spectacle a fait le buzz au Théâtre Le 11 dans le OFF. Inclassable, mêlant recherches personnelles, saynètes de fictions et chansons, Et le cœur fume encore explore les facettes de la question de l'Algérie avec pertinence. **La résonance du thème avec chacun des acteurs, le travail de recherche fait par la compagnie et l'immense talent de ces jeunes comédiens offrent un moment d'une rare intensité, à la fois dramatique et drôle, toujours nuancé.** Une grande soirée à retrouver au Théâtre Gérard Philippe le temps de quelques dates, et partout où la pièce se jouera après.

« ET LE COEUR FUME ENCORE », UNE FORMIDABLE PIECE MEMORIELLE

Posted by *lefilduoff* on 25 juillet 2019

LEBRUITDUOFF.COM – 25 juillet 2019
AVIGNON OFF 19. **« Et le cœur fume encore » d'Alice Carré et Margaux Eskenazi – Mise en scène : Margaux Eskenazi – Au 11 Gilgamesh Belleville – du 5 au 26 juillet à 18h30 (relâche les 10, 17 juillet).**

Deuxième partie d'un diptyque sur la décolonisation, ce volet parle ici de celle qui a conduit à l'indépendance de l'Algérie et de ces histoires familiales qui ont tracé les contours de ce qu'est la France aujourd'hui. C'est à partir de travail sur documents et d'entretiens qu'Alice Carré et Margaux Eskenazi ont construit ce texte habile et touchant. Mais là ou l'exercice devient passionnant c'est quand les auteures ont décidé d'interroger l'histoire familiale des comédiens sur scène. Un tel issu de la communauté pieds-noirs, un autre kabyle ayant rejoint l'armée française ou encore un autre dont le père faisait partie du FLN ou encore un autre futur bras armé de l'OAS.

En donnant vie à ces paroles trop longtemps gardées secrètes les auteures et la metteuse en scène Margaux Eskenazi offrent un incontestable poids à ces témoignages ordinaires. Poids d'autant plus important qu'elle a su entremêler habilement la petite histoire à la grande, replaçant systématiquement ces histoires familiales dans un contexte plus vaste. Autant dire que la virtuosité des jeunes comédiens aide grandement la metteuse en scène avec des passages d'un tableau à l'autre d'une grande fluidité, faisant avancer le spectacle. Maniant parfaitement les manettes du rythme et des émotions, la troupe emmène avec elle le public sans effort apparent dans cette saga familiale mais aussi nationale.
Difficile de citer tel ou tel comédien tant la jeune troupe est talentueuse et homogène mais il est évident aux yeux de tous que la comédienne Eva Rami dans l'ensemble de ses rôles tire la pièce encore un peu plus haut. Semblant savoir tout jouer, la comédienne passe d'effets comiques hilarants à un jeu plus intimiste tirant la larme aux yeux. Un nom assurément à suivre.

Un très beau travail de mémoire mais aussi d'analyse sur ce qui fait la France d'aujourd'hui, sur ses relations avec l'Algérie et sur les sentiments ou ressentiments que l'on peut trouver dans une jeunesse privée de ses racines, sur laquelle les silences sur le passé ont pesé.

Un immanquable de ce Off 2019 qui a su allier un texte fort, une troupe talentueuse et une mise en scène au cordeau. Un spectacle à découvrir et qui va assurément tourner durant plusieurs années pour ceux qui n'ont pas eu la chance de le découvrir dans ce Festival Off.

Pierre Salles
Photo Loic Nys

Théâtre du blog

Et le Coeur fume encore, conception et écriture d'Alice Carré et Margaux Eskenazi, mise en scène de Margaux Eskenazi

Posté dans 8 juillet, 2019

Et le Coeur fume encore, conception et écriture d'Alice Carré et Margaux Eskenazi, avec des extraits de textes de Kateb Yacine, Assia Djebar, Edouard Glissant et Jérôme Lindon, mise en scène de Margaux Eskenazi

photo Loic Nys

C'est la seconde partie d'un dyptique sur les écritures et les pensées de la décolonisation.Avec un beau titre tiré d'un poème de Kateb Yacine… Le projet de la compagnie Nova ne manque ni d'ambition ni d'intelligence. Il y a vingt ans seulement soit trente-quatre après la fin de la guerre d'indépendance ! que l'Assemblée Nationale reconnaissait enfin le terme de guerre à la place d'événements, opérations de maintien de l'ordre ou de pacification, termes dont les gouvernements successifs se servaient comme cache-misère. Une guerre impitoyable qui pourrit la vie de dizaines de millions d'habitants algériens, qui subirent les attentats de l'O.A.S. ceux de jeunes français métropolitains et de leurs familles comme celle des pieds-noirs, et dont la France sortit avec peine. Grâce à de Gaulle qui comprit qu'il était grand temps d'imposer l'indépendance de cet ancien département… Indépendance qui eut lieu en 1962.

« Ici, dit Margaux Eskenazi, chacun doit pouvoir trouver sa place dans un pays qui garde les stigmates de son histoire coloniale. Témoignages, documents d'archives mais aussi textes poétiques, théâtraux et romanesques d'Albert Camus, Kateb Yacine, Jean-Paul Sartre, on sent bien que ce processus d'écriture part d'un rigoureux travail historique. « Ce qui nous intéresse, dit la metteuse en scène : construire des parcours de vie intime comme un kaléidoscope des mémoires liées à l'Algérie, recueillis au sein des familles ou proches de l'équipe, mais aussi fruit d'un travail d'investigation large auprès d'associations et de diverses personnalités rencontrées. » (…) « Chacun des ces parcours intimes nous permettent de remonter aux sources des décisions politiques. »

Mais pas facile en effet de tomber dans le manichéisme, même après soixante ans quand il s'agit de transmettre une histoire qui commence à dater pour les jeunes acteurs d'aujourd'hui. Les « appelés du contingent » d'une France encore rurale et qui, débarqués en Algérie, y passèrent souvent plus de deux ans, ne comprenaient rien à ce qui leur arrivait, sont maintenant morts ou âgés. Mais cette équipe théâtrale ne porte aucun jugement et réussit -et ce n'était pas évident- à s'emparer de cet de cet imbroglio politico-militaire et d'en « faire théâtre » comme disait

Antoine Vitez qui lui aussi fit son service militaire en Algérie. Et cet immense gâchis humain fait partie, qu'on le veuille l'admettre ou non, de l'Histoire de France.
Ici, on verra toute une palette de gens… Une femme d'une famille pied-noir arrivée en Algérie en 1845 et de retour en France en 1962, un harki qui ancien combattant des deux guerres mondiales fut rapatrié en France à l'Indépendance de l'Algérie et qui vivra avec sa famille jusqu'en 1975 dans des camps. Mais aussi un travailleur algérien immigré en France initié aux idées nationalistes dans l'immense bidonville de Nanterre, tout près du lycée Joliot-Curie. Il deviendra membre actif du F.L.N. (Front de Libération Nationale) et retournera vivre en Algérie après l'indépendance. Un anticolonialiste kabyle qui n'a pas rejoint le F.L.N., s'en va en France trouver du travail. Comme on voit les contradictions ne manquent pas comme dans les périodes chahutées de tous les pays. Aux pauvres gens emportés dans la tourmente de faire avec, et à leurs enfants de s'y retrouver…

Et du côté français : un officier considérant la fin des combats en Algérie comme une trahison. Il nous souvient de jeunes gens sortis de Saint-Cyr auxquels on avait fait jurer genou à terre devant le drapeau, de garder l'Algérie française… L'un d'eux déserta- ce qui était passible de la peine de mort en temps de guerre- vécut en Afrique puis réussit à rentrer en France seulement quand fut votée l'amnistie ! On voit aussi un jeune soldat du contingent, insoumis, ayant refusé de se battre et de justifier les pratiques de torture. Et une militante anticolonialiste à Paris et participant au réseau Jeanson des porteurs de valise aidant le F.L.N.

Toutes ces mémoires personnelles sont très bien tricotées avec des extraits de textes magnifiques des poètes qui se sont engagés comme Kateb Yacine et Edouard Glissant, le directeur des éditions de Minuit Jérôme Lindon…Une interprétation solide avec une très bonne diction : Armelle Abibou, Elissa Alloula, Malek Lamraoui, Yannick Morzelle, Raphael Naasz, Christophe Ntakabanyura et Eva Rami sont tous formidables et passent d'une scène à l'autre avec assurance, les femmes comme les hommes de toute origine jouant ainsi tous les personnages. Ce n'est certes pas nouveau mais ici loin de toute prétention brechtienne et singulièrement efficace. Avec souvent de belles phrases comme celles-ci : «Moi qui ai toujours vécu en France, je découvrais que cette histoire était aussi la mienne. Je réalisais que j'étais parie plein de questions. J'avais la rage contre la France, mais je ne savais pas grand-chose de l'Algérie. Et ma famille d'Algérie avait la rage contre l'Algérie. Moi je devais me construire au milieu de ça. »

Le lien avec le présent et « le démantèlement des discours charpentant le racisme d'Etat et la géographie française » est sans doute moins convaincant. La seconde partie du spectacle à force de trop vouloir prouver, part un peu dans tous les sens. Et l'écriture est par trop inégale, surtout quand on choisit des extraits de textes de grands écrivains. Et passer de scènes intimes aux témoignages puis à la fiction pour parler de ces évènements historiques est loin d'être évident, et il y a quelques longueurs. Mais *Ce Cœur fume encore* que nous n'avions pu voir à Mantes-la Jolie est maintenant parfaitement rodé : allez-y, vous ne regretterez pas d'avoir vu cette page d'Histoire jouée avec une belle unité par toute une équipe. C'est déjà cela…

Philippe du Vignal

11 Gilgamesh-Belleville 11 boulevard Raspail, Avignon, du 5 au 26 juillet, à 18h 15.

L'INSENSE

Algérie-France… Une Partie Jamais Terminée

Et le coeur fume encore, compagnie Nova.
Mise en scène Alice Carré et Margaux Eskenazi

Festival d'Avignon, Gilgamesh.

Par Yannick Butel

Qu'est-ce qu'un collectif de théâtre pourrait faire de l'histoire d'amours et de haines entre l'Algérie et la France ? A quoi tient qu'un groupe de jeunes comédiens et de comédiennes, héritiers et protagonistes, s'empare d'une histoire et en fasse un « spectacle » ? Sans doute attentif à un héritage, et donc « un temps qui ne passe pas », la compagnie Nova présentait au Gilgamesh « Et le cœur fume encore », mis en scène par Alice Carré et Margaux Eskenazi. Un peu moins de deux heures qui reviennent sur les liens de deux peuples voisins, unis par les rives de la Méditerranée. Deux heures où d'Alger la blanche à Marseille, d'un port à l'autre, du bled aux barres HLM de Mantes la Jolie, de 1954 à 1962, aucun livre d'histoire n'a pu écrire un chapitre partagé jusqu'à aujourd'hui. Histoire sans fin où, pour l'Algérie comme pour la France, comme l'aurait écrit ailleurs Heiner Müller, « les pensées sont des plaies dans le cerveau, le cerveau est une cicatrice ».

Colonisée, rendue à son indépendance après une « sale guerre », source d'une immigration forte en direction de la France depuis plusieurs décennies, l'Algérie vit aujourd'hui, un hirak (un mouvement) depuis le 22 février 2019 qui exige d'un potentat archaïque, lié aux ruines du FLN, qu'il en finisse avec une histoire, avec un passé. Une histoire où l'Algérie-française est au commencement d'une tragédie et d'un drame qui n'a jamais fini de hanter les deux pays. Hanté, dis-je, puisque pour l'un et l'autre, ce « pays tiers » que fut « l'Algérie-Française » a multiplié les zones de ruptures entre deux communautés qui, à coup de décrets et de paroles trahies auront

vécu une agonie qui se prolonge. Faisant des uns et des autres les orphelins d'une « mère et d'une patrie » qui les rejetaient. Dans cette histoire tumultueuse et triste, violente et amère, c'est ainsi l'une des tragédies contemporaines les plus vives qui s'est écrit et s'écrit, là où les pères et les fils, les héritiers des deux camps, de génération en génération, s'affrontent à l'endroit de la mémoire, du souvenir, au jour le jour aussi, au quotidien, dans l'échange des regards, dans l'affrontement récurrent et symbolique de frères tels Abel et Caïn. Tragédie shakespearienne avec ses terrains d'affrontements pendant une longue guerre, drame intime aujourd'hui avec ses faits-divers… l'histoire de la France-algérienne ou de l'Algérie-française est un symptôme, un mal clinique, une tumeur et un cancer, liés à la colonisation et à l'incapacité politique. Histoire d'un aveu qui ne cesse d'être différé ou qui arrive trop tard, et qui fait de la parole et du dialogue le lieu de la mutilation de la vérité historique. Vérité qui, selon que l'on soit d'un camp ou d'un autre, d'un pays ou d'un autre, trouve toujours deux façons de s'exposer, de se dire, d'être nommée. Guerre de libération nationale ou terrorisme ? Révolution nationale ou Guerre d'Algérie ? Entre Franz Fanon ou Henri Alleg ? « Nommer » ici revient à cliver l'Histoire et, toujours aussi, l'actualité.

Au plateau, cette histoire, précédée d'un préambule par le collectif qui explique leur démarche ou enquête, est brassée à travers une succession de tableaux qui forme une fresque d'hier à aujourd'hui. Leur question tient sans doute davantage au silence qui entoure cette histoire et, donc, le temps de la représentation aura à voir avec l'apparition d'une parole. Paroles de ceux qui ont vécu et se taisent. Paroles anonymes qui vont écrire un récit que l'on ne trouve pas dans les textes officiels. Paroles qui, à défaut d'être vraies ou vérifiables, pas plus pas moins que le récit officiel, sont articulées à des accents de sincérité. Là tient l'essentiel de *Et le cœur fume encore*. Dès lors, chacun des tableaux sera à regarder comme une séquence qui problématise ce nouveau récit. De la scène des appelés perdus un soir de Noel au fin fond de la campagne algérienne, en passant par l'écho lointain des discours du Général, du foyer d'anciens combattants, à la parole des harkis, de l'attentat du Casino de la corniche le 9 juin 1957, à l'interruption du match France-Algérie (4-1) par l'envahissement du terrain par un jeunesse black blanc beurre, des ressentiments d'ex de l'OAS, des confidences de membres du FLN et MNA, etc… se succèdent donc des fragments de vie qui tentent d'expliquer et de s'expliquer ce qu'il en est d'une histoire qui se trouve en chaque plis de la vie d'aujourd'hui. Soit une succession syncopée d'événements et de témoignages, sortis des archives ou « rejoués » sur scène où l'on donne à voir une douleur, un ressentiment, une mémoire, une critique. Et le cœur fume encore est ainsi la tentative, non pas de mettre un nom, de ramener cette histoire à un seul nom, mais plutôt de faire sentir une confusion, un tumulte, un inachèvement… Un peu comme si, en définitive, tous et toutes venaient à sortir d'un tunnel. Essayer de voir le bout du tunnel serait en quelque sorte l'un des enjeux de cette pièce écrite par ceux qui la jouent. Textes de voix, donc, prises dans le maelstrom d'émotions et de sentiments privés qui n'avaient pas droit de citer.

Et de regarder la scène de commémoration des 30 ans dans une salle des fêtes comme un modèle de catharsis avortée où une « animatrice positive » essaie d'installer une parole pacifiée sans parvenir à trouver les mots justes. Moment drôle et plein d'une émotion forte qui se délivre. Et de voir dans la scène du père et du fils, lui le père l'algérien ouvrier chez Renault qui a appelé son fils Olivier pour augmenter ses chances d'intégration comme l'un des instants les plus poignants de cette pièce. Moment où dans la rupture consommée entre les deux hommes, le père qui lui parle en arabe sait que son fils ne le comprendra pas lui qui parle le français. Instant où la langue fait obstacle, fait frontière… rappelant que le père est d'Algérie, que le fils est d'ici sans pour autant être d'ici. Moment où l'utopie espérée accouche d'une atopie cruelle.

Et soudain, ne pas comprendre les rires de la salle. Ne pas comprendre les gloussements d'une bande qui s'amuse de tout et de rien sans discernement. Sons terribles que ces rires qui disent l'infortune des acteurs de devoir subir l'incompréhension. Ces rires ne sont pas seulement perturbateurs. Ils marquent surtout une distance avec un drame qu'ici et là on confond avec une comédie, une farce. Et d'imaginer enfin qu'à même la salle, le clivage entre deux communautés

qui partagent la même histoire se fait entendre toujours, encore, toujours, encore, toujours… Putains de spectateurs !

Reste la voix de Ferré, entendue quand il chante *La Mémoire et la mer,* où l'irruption de la tristesse et de la nostalgie…

https://www.youtube.com/watch?v=aDHu3r2VLv0

Au prisme de l'art, de Kateb Yacine, de Serreau, de La Bataille d'Alger, de l'évocation des Paravents de Genet, du procès de Jérome Lindon pour la publication du Déserteur, etc… le collectif d'acteurs de la compagnie Nova aura souligné un rapport à la parole qui demeure censurée. Paroles interdites qui, chez le temps d'un peu moins de deux heures, auront été libérées. C'est joué avec vivacité.

23 juillet 2019

LES TROIS COUPS

LE JOURNAL DU SPECTACLE VIVANT

Les Trois Coups 17 juillet 2019 Critiques, les Trois Coups, le Off d'Avignon, Provence-Alpes-Côte d'Azur

« Focus la mémoire de leurs pères *(France, Algérie)*, le Off, à Avignon

Par Laura Plas
Les Trois Coups

Petite sélection de pièces pour penser l'histoire des tumultueux rapports entre la France et l'Algérie : une farce d'Ahmed Madani, la confession fictive d'un djihadiste repenti, finement mise en scène par Quentin Defalt, ou « Et mon cœur fume encore », beau travail sur la mémoire de la guerre d'Algérie.

« Et le cœur fume encore » de Margaux Eskenazi et Alice Carré © Loïc Nys

« *Des corps porteurs de mémoire* »

Il ne faut pas manquer non plus le brillant opus choral de Margaux Eskenazi et Alice Carré sur la guerre d'Algérie. Leur travail d'écriture est formidable. Les paroles de Kateb Yacine, ou Édouard Glissant sont entrelacées aux témoignages. L'ensemble de ces matériaux s'inscrit dans un récit éclaté, mais cohérent, qui nous fait partager l'histoire palpitante d'une compagnie d'appelés en Algérie, d'un Algérien qui les a rejoints et d'hommes qui, en France ou sur place, ont lutté dans les rangs du F.L.N. pour la Libération.
Si l'humour offre un contrepoint aux horreurs inscrites dans les chairs et les mémoires, on ne verse jamais dans la facilité. Le propos est complexe, nuancé autant qu'engagé. Il est porté par des comédiens impliqués qui savent changer de peaux, porter les paroles les plus difficiles à entendre. On retiendra la performance superbe de Raphaël Naasz, dont on avait déjà apprécié le travail dans *Nous sommes de ceux qui disent non à l'ombre*, ou Eva Rami, mais tous portent haut ces mémoires brisées, ces bouts d'âme laissés dans des salles de torture, ces souvenirs d'un paradis perdu. Des lambeaux de mémoire pour un spectacle mémorable. ¶

Laura Plas

***Et le cœur fume encore*, de Margaux Eskenazi et Alice Carré d'après des textes d'Asia Djebar, Édouard Glissant, Jérôme Lindon, Kateb Yacine**

Compagnie Nova

Mise en scène : Margaux Eskenazi

Avec : Armelle Abibou, Elissa Alloula, Malek Lamraoui, Yannick Morzelle, Raphael Naasz, Christophe Ntakabanyura et Eva Rami

Durée : 1 h 45

À partir de 13 ans

Présentation vidéo

Du 5 au 26 juillet 2019, du lundi au samedi à 18 h 05, relâche les 10 et 17juillet

Théâtre 11 ● **Gilgamesh Belleville** • 11, boulevard Raspail • 84000 Avignon

Dans le cadre du Off d'Avignon

De 8 € à 20 €

Réservations : 04 90 89 82 63

Plusdeoff

Démêler la pelote de la guerre d'Algérie, de ses débuts jusqu'à ses intrications aujourd'hui, apparaît déjà comme un travail dantesque sous la forme d'une recherche académique. Lors, suivre la même intention afin de créer une pièce de théâtre se présente comme une entreprise sinon impossible, du moins requérant d'évoluer dans les eaux du Pommerat s'emparant de la Révolution Française dans *Ça ira (1) Fin de Louis*. Margaux Eskenazi et Alice Carré, à l'écriture et à la mise en scène, réalisent cette prouesse avec *Et le cœur fume encore*, une fresque fascinante qui conjugue travail documentaire et reconstitution fictionnelle.

De manière limpide, les lignes narratives se multiplient, sillonnant le temps et l'espace (Algérie, France, Belgique), et faisant défiler les protagonistes, qu'il s'agisse des membres d'une Section Administrative Spécialisée livrés à eux-mêmes dans la tentative de s'accrocher à l'Algérie française, ou de ceux du Front de Libération Nationale jouant d'abord des coudes avec le Mouvement National Algérien. Les années passant, ils partagent les illusions perdues.
Le travail de reconstitution, formidable par sa rigueur et son mouvement, non seulement se double de l'insertion minutieuse de témoignages glanés dans la nébuleuse des souvenirs venus de tous bords, mais également entre en résonance avec des mises en abyme prégnantes : la première de la pièce *Le cadavre encerclé* de Kateb Yacine sur laquelle plane une menace de mort, le tournage du film *La bataille d'Alger* de Gillo Pontecorvo censuré pendant près de cinquante ans en France, le déroulement du procès de Jérôme Lindon, éditeur de *Le Déserteur*. Soit trois évocations de la chape de plomb qui longtemps a contraint au silence jusque dans les arts.

Illusions perdues certes, chape de plomb certes… Le rire cependant intervient régulièrement en tant que soupape de décompression. Ainsi, Eva Rami campe un drolatique Pontecorvo dans la scène du tournage de *La bataille d'Alger*, ou encore une veuve cherchant tant bien que mal à sauver une réunion des anciens de la Section Administrative Spécialisée qui tourne au vinaigre. Ses partenaires —Armelle Abibou, Elissa Alloula, Malek Lamraoui, Yannick Morzelle, Raphael Naasz et Christophe Ntakabanyura— comme elle passent avec maestria d'un personnage à un autre, d'un registre à un autre, tour à tour émouvant.e.s, comiques, inquiétant.e.s, répugnant.e.s… Le choix effectué par Margaux Eskenazi et Alice Carré de faire fi du genre et des origines manifeste sans doute l'espoir d'une histoire enfin mise en commun, et non version contre version.
Une pièce exceptionnelle en tout point.

—Walter Géhin, PLUSDEOFF

MADININ'ART
Critiques culturelles de Martinique

Avignon 2019. « Et le cœur fume encore », d'Alice Carré et Margaux Eskenazi

16 juillet 2019

Au T.A.C. du 17 au 19 octobre 2019

— Par Roland Sabra —

« Et le cœur fume encore » est le second volet d'un diptyque intitulé *Écrire en pays dominé* dont le premier volet « Nous sommes de ceux qui disent non à l'ombre » a été présenté à Fort-de-France en mars 2018 (Voir les articles de Janine Bailly et Roland Sabra). La traversée poétique, politiuqe et musicale des courants de la négritude et de la créolité se poursuit au travers des mémoires, des écritures et des pensées de la décolonisation pour dessiner nos identités de l'Algérie coloniale à la France d'aujourd'hui.
C'est Edouard Glissant qui opère la transition entre les deux volets. Il concluait le précédent spectacle autour de la philosophie du Tout Monde, il ouvre symboliquement celui-ci en ayant « préfacé Kateb Yacine et reconnu Nedjima comme le grand roman de la révolution algérienne. » qu'il comparait au mouvement de la langue de Césaire, construisant un peuple en même temps qu'elle élabore sa grammaire. ». Son personnage est mis en scène dans le spectacle lors de la première du *Cadavre encerclé,* de Kateb Yacine au Théâtre Molière à Bruxelles en Novembre 1958. Une organisation terroriste avait promis d'assassiner la première personne qui se présenterait sur la scène. Ce devait être Édouard Glissant lisant une préface ou un prologue. Fallait-il céder aux menaces ? La scène dans la loge de Jean Marie Serreau avec Kateb Yacine et Edouard Glissant est amusante.

Le spectacle se construit d'un dialogue entre d'une part des témoignages intimes recueillis auprès des proches d'Alice Carré et de Margaux Eskanazi, et d'autre part des investigations auprès d'historiens, de poètes, d'intellectuels. Le passage de l'intime au politique, du réel à la fiction, du témoignage au jeu assurant la bascule dans le théâtre.

C'est le retour du refoulé de cette guerre dont la dénomination ne date que de 1999 —on disait alors, pudiquement, hypocritement, lesévènement d'Algérie — qui se manifeste aujourd'hui dans les fractures sociales et politiques de la France d'aujourd'hui. Le spectacle évoque les incidents survenus en 2001 lors d'un match de foot entre l'équipe de France et celle d'Algérie qui était largement menée au score, ce qu'une partie du public venue des banlieues n'a pas supporté, envahissant le stade avant la fin de la partie, drapeaux déployés. Une nouvelle illustration de l'extrême sensibilité à l'égard de ce pays s'est manifestée lors dela qualification de cette équipe pour la finale de la Can le 19/07/2019 qui a donné lieu à des scènes de liesse et des débordements, dénoncés bien sûr par la presse de droite.

Tout l'intérêt du travail présenté repose sur une volonté dialogue entre des mémoires catégorielles diverses, antagonistes. Des récits de militants du FLN —— section française et algérienne — et de leurs descendants, paroles d'enfants de harkis, de porteurs de valise, de petits enfants de pieds-noirs, de juifs algériens, d'appelés du contingent, de militaires de métier, dont certains ont rejoint l'OAS, se trouvent entremêlés. Si l les assassinats et la torture érigée en politique lors de la bataille d'Alger sont dénoncés, le sont tout autant les pratiques similaires du FLN à l'égard des colons et de ses adversaires politiques du M.N.A. Il n'y a pas de guerre propre ! A cela s'ajoutent les diverses prises de positions d'auteurs, d'intellectuels, d'éditeurs qui n'hésitent pas à rompre le silence imposé par la censure dénonce la guerre. L'enthousiasme et le soutien qu'ils apporteront au tout premier temps de l'indépendance seront vite douchés par le coup d'État de Boumédiene dont le dernier avatar en la personne de Boutéflika sévit à travers le régime militaire encore en place.

Si la chronologie structure cette traversée de la guerre d'Algérie elle s'appuie sur des aller-retours entre le passé et le présent pour souligner l'actualité de ce qui fait retour avec insistance aujourd'hui encore parce que non-élucidé. À ce titre « Ce cœur qui fume encore » peut faire œuvre de thérapie collective en permettant la déconstruction d'un racisme d'État et la mise en évidence d'une cartographie des exclusions qui ronge le tissu social.

Les comédiens poursuivent dans la trace ouverte dans « Nous sommes de ceux qui disent non à l'ombre » en refusant toute assignation d'un acteur à un rôle au-delà du genre et de la couleur de la peau dans un souci fort louable de décoloniser et dégenrer les imaginaires.

Ce spectacle sera à l'affiche du T.A.C. (Théâtre Aimé Césaire) du 17 au 19 octobre 2019.

R.S. d'après le dossier de presse

[Critique Avignon Off] « Et le coeur fume encore » de La Compagnie Nova : enfin des mots sur les blessures

Morgane Patin

Avec *Et le coeur fume encore* au Festival OFF d'Avignon 2019, La Compagnie Nova signe une création époustouflante avec pour thème la guerre d'Algérie. L'avis et la critique théâtre de Bulles de Culture sur cette pièce coup de coeur.

Synopsis :

> *Ils et elles sont pied-noirs, appelés membres du FLN en France, kabyles, officiers de l'armée française, militants.* ***La Compagnie Nova*** *les a rencontré-e-s, a écouté leur témoignage sur le conflit franco-algérien. Nous les suivons, de ce qu'elles et ils étaient à ce qu'elles et ils sont devenu-e-s.*

Et le coeur fume encore : une création choc au Festival OFF d'Avignon 2019

Ils et elles sont la génération des enfants et des petits-enfants. Ils et elles sont parti-e-s à la quête des témoignages de leurs proches, d'ami-es de proches, de connaissances. De ces rencontres est née la matière de leur création, orchestrée et ré-écrite par **Alice Carré**, mise en scène par **Margaux Eskenazi**. À cette matrice née des souvenirs s'ajoute un arrière-plan littéraire et artistique : de la figure de l'écrivain algérien **Kateb Yacine** au discours d'entrée à l'Académie française de l'auteure algérienne **Assia Djebar** (pseudonyme de **Fatima-Zohra Imalayène**) en passant par le procès de l'éditeur français **Jérôme Lindon**, la création littéraire comme arme de résistance est au coeur du projet.

Pour donner vie à cette fresque, **Armelle Abibou, Elissa Alloula, Malek Lamraoui, Yannick Morzelle, Raphael Naasz, Christophe Ntakabanyura** et **Eva Rami** se retrouve chacun-e à incarner différents personnages. **La Compagnie Nova** a fait le choix de ne pas sexualiser ses rôles ; certains

rôles masculins sont ainsi pris en charge par des comédiennes. De même, aucune importance n'est donnée à l'origine des comédien-ne-s dans l'attribution des rôles. Il en résulte un jeu époustouflant. Tou-te-s sont justes, absolument justes.
Ce qui fait encore la force et la réussite de ***Et le coeur fume encore***, c'est l'attention portée à représenter sans parti pris des individus de tous les « camps », de toutes les sensibilités. Des appelés qui se plient à la torture à ceux qui la refusent, en passant par le colonel de métier qui rejoint l'**OAS** ; des pieds-noirs qui fuient aux militant-e-s FLN en France ou en Algérie, en passant par les harkis. La pièce englobe le spectre large de tous les choix, de tous les engagements.

Et le coeur fume encore : une oeuvre mémorielle d'une absolue nécessité

© Loic-Nys

Et le coeur fume encore a cette valeur précieuse de la mémoire recueillie, de la parole écoutée, entendue, confiée. **Margaux Eskenazi** met brillamment en scène ces témoignages parfois difficilement consentis, ce frein qu'il y a encore à raconter un conflit dont les horreurs ont été d'autant plus horribles qu'elles ont été tues, qu'elles le sont encore aujourd'hui. En tout cas, les récits recueillis n'ont pas été trahis. Ils trouvent dans la pièce une valeur extraordinaire.
Pas de manichéisme, pas de jugement, pas de tabou. La question de la torture est traitée avec justesse, celle du rapport qu'entretiennent aujourd'hui les appelés avec cette horreur l'est encore davantage. L'arrachement à la terre est prégnant. Les engagements résonnent d'échos dissonants ou concordants. C'est une fresque complexe et fascinante qui se déroule avec cette pièce. Arriver à aborder le conflit dans toutes ses facettes, arriver à questionner la résurgence de ce conflit dans les mentalités d'aujourd'hui, c'était un sacré défi, et il est relevé avec un talent infini.

Car ce spectacle fuit les facilités et le pathos. On est tour à tour ému-e-s, sidéré-e-s, abasourdi-e-s, , frappé-e, interloqué-e-s. Mais pas un gramme de pathos. Margaux Eskenazi et A**lice Carré** ont même cherché l'humour, le ridicule et l'ont trouvé. On se trouve ainsi à la fois touché-e et amusé-e par ces retrouvailles d'anciens combattants trente ans après le conflit. On rit du ridicule de la situation, et pourtant, tous les personnages nous attendrissent.
Et le coeur fume encore est une oeuvre courageuse, audacieuse et absolument prodigieuse.

L'une de celles qui ne laisse pas indemne, qui vient entrer en écho avec tous les récits que l'on peut entendre, que l'on voudrait entendre. Et à la sortie, le coeur noué, on se dit qu'on serrerait volontiers son grand-père fort dans ses bras ; on se dit que jamais on n'oubliera qu'on porte sa mémoire et qu'à notre tour, un jour, nous devrons la transmettre. **C'est un spectacle coup de coeur de Bulles de Culture.**

En savoir plus :

- *Et le coeur fume encore* se joue au festival Avignon Le Off 2019, au 11 • Gilgamesh Belleville à Avignon, du 5 au 26 juillet à 18h05. Relâches les 10 et 17 juillet
- Tournée : 8 novembre 2019 à Grange Dîmière – Théâtre de Fresnes ; 29 novembre 2019 au Centre culturel Le Marque-p@ge de Norville ; du 7 au 19 décembre 2019 au Théâtre Gérard Philipe – Centre Dramatique National de Saint Denis ; 3 mars 2020 au Théâtre du Vésinet Alain Jonemann
- Durée du spectacle : 1h45
- La Compagnie Nova (site officiel)

05/08/2019par Catherine

Et le cœur fume encore

« Traversée kaléidoscopique des mémoires de la guerre d'Algérie, le spectacle s'est construit autour de témoignages, recueillis auprès de nos familles et de nos proches. Et le cœur fume encore part d'une investigation auprès d'historiens et d'associations, de poètes et d'intellectuels, point de départ pour basculer dans le théâtre, passant sans cesse de l'intime au politique, du témoignage au jeu, du réel à la fiction. »

Une forme de théâtre documentaire, au cœur des mémoires, une pièce très ancrée dans le réel. Une volonté d'explorer les traces du passé pour comprendre le présent, de creuser les mémoires pour définir sa propre identité.

Les comédiens sont engagés, présents, justes. La mise en scène est précise, intelligente et très dynamique. L'ensemble donne un spectacle très équilibré, alternant témoignages, poésies et scènes. Les comédiens racontent cette « sale guerre ». Ils parlent des conséquences sur les hommes qui l'ont traversée et des traces laissées sur leur descendance, enfants et petits enfants qui subissent encore aujourd'hui l'impact de ce lourd passé.

Les thèmes de cette guerre si compliquée y sont traités sans concession, la question de la désobéissance face aux ordres, du courage, du choix de partir ou de rester, du choix de témoigner ou de se taire, du déracinement pour ceux qui n'ont pas eu le choix de fuir…
Rien n'a été simple dans cette guerre si complexe. On voit les ressentis, contradictions, malheurs, souffrances, sacrifices…
« On a fait ce qu'on avait à faire »

On peut reprocher à la pièce d'être un peu trop longue, le désir de tout dire est compréhensible mais l'ensemble aurait pu être resserré.
Cela reste un moment de théâtre très beau et très intéressant avec une équipe excellente et un texte fort.

REPORT THIS AD

A voir !

Conception, montage et écriture : Alice Carré et Margaux Eskenazi
Avec des extraits de Kateb Yacine, Assia Djebar, Jérôme Lindon, du Cadavre encerclé de Kateb Yacine et la préface d'Edouard Glissant, publiés par les Éditions du Seuil
Mise en scène : Margaux Eskenazi
Avec Armelle Abibou, Malek Lamraoui, Yannick Morzelle, Raphael Naasz, Christophe Ntakabanyura et Eva Rami
Avignon été 2019

TOURNÉE
Du 17 au 19 octobre 2019 au Théâtre Aimé Césaire de Fort-de-France
8 novembre 2019 à la Grange Dimière de Fresnes
29 novembre 2019 au Centre Culturel le Marque Page de La Norville
Du 7 au 19 décembre 2019 au Théâtre Gérard Philipe – CDN de Saint Denis
3 mars 2020 au Théâtre du Vésinet

©Loic-Nys

Ubiquité culture(s)

Et le cœur fume encore

© Loïc Nys

Conception, montage et écriture Margaux Eskenazi et Alice Carré – mise en scène Margaux Eskenazi – avec des extraits de textes de Kateb Yacine, Assia Djebar, Jérôme Lindon – Compagnie Nova, au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis.

C'est à partir de 2016, presque dix ans après sa création et plusieurs pièces mises en scène par Margaux Eskenazi, que la Compagnie Nova s'est orientée vers une autre manière de penser les spectacles, axant son travail sur la problématique de la décolonisation. Margaux Eskenazi et son équipe ont élaboré un diptyque, *Écrire en pays dominé* dont le premier volet s'intitulait *Nous sommes de ceux qui disent non à l'ombre,* à partir de textes sur la négritude signés entre autres de Léopold Sédar Senghor et Aimé Césaire. Le second volet, *Et le cœur fume encore* – présenté dans le Off d'Avignon en 2019 – met en réflexion et spectacle la guerre d'Algérie et ses répercussions, avec ses zones d'ombre et ses non-dits, avec l'amnésie qui a suivi et qui se perpétue souvent dans les familles, d'une génération à l'autre. Au-delà du travail documentaire approfondi, l'écriture a pour point de départ la collecte de témoignages et récits de vie, réalisée et traitée par Alice Carré et Margaux Eskenazi.

Le spectacle est construit en séquences et fait des allers-retours entre le présent et le passé, croise le destin et les témoignages d'Algériens, de Harkis – ces militaires algériens qui s'étaient engagés et avaient servi aux côtés des Français, de Pieds-noirs nostalgiques – français d'Algérie rapatriés en France dans les années 1960, de soldats et combattants de l'*Organisation armée secrète (*OAS) organisation militaire clandestine française et du Front de Libération Nationale (FLN) créé en 1954 dont les membres se battaient pour la création d'un État algérien démocratique et populaire.

Un simple rideau de tulle permet la transformation de l'aire de jeu, délimitée par un grand praticable. Quelques chaises, de chaque côté. La première séquence se passe le 24 décembre 1955 dans une Section administrative spécialisée (SAS) autrement dit une caserne située dans une zone rurale, chargée de faire barrage entre les nationalistes du FLN et les populations musulmanes locales. En cette nuit de Noël les appelés décident de faire la fête et commencent à se lâcher, jusqu'au rappel à l'ordre manu militari de leur officier. Du casino de la Corniche à Alger au Stade de France de Saint-Denis, de la Goutte d'Or à Paris jusqu'à Mantes-la-Jolie, les sept acteurs se démultiplient et glissent d'un rôle à l'autre avec fluidité, générosité et virtuosité, en mélangeant les genres de manière indifférenciée.

Il y a l'ancien ouvrier métallurgiste, ex-militant du FLN, mal accueilli à son retour en Algérie car supposé communiste ; il y a celui qui interroge sa grand-mère, en 2018, l'obligeant à fouiller sa mémoire ; il y a les jeunes des cités qui envahissent en 2001 la pelouse du Stade de France en

Affronter les amnésies coloniales : rencontre avec Margaux Eskenazi et Alice Carré

Pauline Guillemet
Margaux Eskenazi
Alice Carré

Pauline Guillemet

Pauline Guillemet est née en 1989. Après une double licence d'histoire et archéologie à l'Université Paris 1-Panthéon Sorbonne, obtenue en 2010, elle poursuit ses études d'histoire au Centre d'études des mondes africains (CEMAF) au sein duquel elle obtient son Master en 2012. Elle travaille alors sur le développement d'un savoir anthropologique autour des populations de la côte swahili en Afrique de l'Est à la fin du XVIIIe siècle. La préparation de l'agrégation, obtenue en 2015, la conduit vers l'histoire contemporaine. Après trois années d'enseignement dans le secondaire, elle prépare actuellement une thèse à l'Université Gustave Eiffel (anciennement Paris-Est Marne-la-Vallée) sur la théorie du gothique chez John Ruskin dans la seconde moitié du XIXe siècle au Royaume-Uni, sous la direction de Frédéric Moret (Université Gustave Eiffel) et d'Étienne Anheim (EHESS).

Margaux Eskenazi
Alice Carré

Créée en 2007, aux Lilas en Seine-Saint-Denis, la compagnie Nova a lancé, en 2016, le diptyque « Écrire en pays dominé » composé de « Nous sommes de ceux disent non à l'ombre » et de « Et le cœur fume encore ». Présenté à Avignon cet été, ce second volet est à l'affiche du Théâtre Gérard Philippe (TGP) de Saint-Denis jusqu'au 20 décembre 2019. C'est à une traversée polyphonique des mémoires de la guerre d'Algérie, entre témoignages et littérature, que nous convient les sept acteurs de la compagnie, dirigés par la metteuse en scène Margaux Eskenazi qui a conçu et écrit la pièce avec Alice Carré. Elles ont accordé un entretien à Entre-Temps dans lequel elles reviennent sur la manière dont elles se sont confrontées aux formes d'oublis qui entourent ce conflit et nous parlent également de leur place, à elles, dans ce travail de mémoire qu'elles mènent depuis plusieurs années.
Crédits : Loïc Nys
Pauline Guillemet: *Et le cœur fume encore* est le second volet d'une investigation théâtrale à laquelle vous avez donné le titre « Écrire en pays dominé » et que vous avez initiée en 2016 avec *Nous sommes de ceux qui disent non à l'ombre*. Pourquoi avoir choisi de placer ce diptyque sous cette bannière-là ?

Margaux Eskenazi : *Écrire en pays dominé* est le titre d'un récit de Patrick Chamoiseau que nous avons lu et qui nous a guidé dans l'exploration des pensées de la décolonisation

ceux qui disent non à l'ombre, comme une traversée des poétiques de la négritude et de la créolité à travers les textes d'Aimé Césaire, de Léopold Sédar Senghor et de Léon-Gontran Damas et le second, _Et le cœur fume encore_, poursuit cette exploration avec les textes d'un autre grand poète de la décolonisation, Kateb Yacine. Et puis, en parallèle de ce voyage littéraire et poétique, l'envie nous est aussi venue de la prise de conscience qu'il y avait un problème d'amnésie coloniale en France et nous voulions, à notre manière, aller y voir de plus près.

Pauline Guillemet : Cette expression, « amnésie coloniale », dit beaucoup et d'une manière forte et puissante. L'amnésie, c'est souvent un drame individuel mais ce dont vous parlez, dans votre travail, c'est d'une amnésie collective, qui concerne la société dans son ensemble. Diriez-vous, néanmoins, qu'il s'agissait aussi, pour vous, de vous confronter – intimement et singulièrement – à cette question de l'absence de mémoire ?

Alice Carré : Je dirais que pour l'une comme pour l'autre, cette question résonne en effet à un endroit intime mais c'est aussi – et avant tout – en tout cas pour moi, une prise de conscience politique qui est venue en voyageant, dans plusieurs pays d'Afrique, au Cameroun, au Congo en particulier. Dans ces pays l'histoire coloniale est présente partout, elle est prégnante, dans le nom de rues, de places, de lieux, dans le souvenir des gens. C'est le cas en Algérie aussi alors qu'en France on n'en parle pas, on ne transmet pas. On a voulu interroger ces silences de l'État, de l'École, qui ne nous ont pas transmis cette histoire-là. C'est la différence entre les mémoires officielles et les mémoires intimes, familiales.

Après, il y a aussi le fait que nous habitons à Saint-Denis qui est une ville dans laquelle il est difficile d'être aveugle au passé colonial de la France. Les vagues d'immigration qui ont marqué ce territoire particulier viennent bien de quelque part et c'est le monde dans lequel on vit aujourd'hui et qui nous interroge sur ce que c'est que d'être français.

Concernant ensuite les amnésies personnelles, pour ma part, il s'est trouvé que certains éléments, certaines histoires, ont resurgi – ou même plutôt surgi – au moment où j'ai commencé à parler du spectacle avec ma famille. Donc effectivement, le processus qu'on met en jeu dans le spectacle où les acteurs parlent, racontent, et où se pose la question des transmissions ou des non-transmissions, était également à l'œuvre aussi dans ma famille.

Margaux Eskenazi : C'est Alice qui a employé la première ce mot d' « amnésie coloniale ». Elle a posé ce mot-là a posteriori, quand on avait déjà commencé le travail et la recherche et je me suis dit que c'était exactement cela. Il s'agissait de nous, de notre responsabilité en tant que françaises, habitantes de Saint-Denis, à réfléchir à ce passé colonial, à la responsabilité qu'on a. Pour moi, il s'agissait également d'interroger mon histoire personnelle car une partie de ma famille vient d'Algérie et je ne suis que la deuxième génération qui vit en France. C'était aussi réfléchir à leur place à eux, en tant que juifs algériens, vivant sur le territoire algérien, sans avoir aucune conscience de la domination qui était à l'œuvre en Algérie. Il y avait un devoir, de réparation, de conscientisation de ce qu'il s'était passé et de sa mémoire ou de sa non-mémoire en l'occurrence.

Crédits : Loïc Nys
Pauline Guillemet : Cette question de la mémoire de la colonisation puis de la décolonisation – ou, très justement, de sa non-mémoire – vous la traitez comme quelque chose qui n'a pas du tout été pris en charge en France. Cette amnésie, elle est donc institutionnelle, l'école n'en parle pas ?

Alice Carré : Ce dont je me souviens, concernant ces questions-là, en cours d'histoire notamment, c'est vaguement d'avoir parlé du commerce triangulaire et encore on ne s'appesantissait pas sur la traite. Après, on nous parlait de la décolonisation mais c'était essentiellement par le prisme de l'Inde et de Gandhi. On nous parlait de « grandes vagues de décolonisation » en nous donnant des dates mais on ne rentrait pas dans les détails et on ne nous parlait pas de ce qui s'était passé, par exemple, en Algérie à ce moment-là. On apprenait par cœur les dates des indépendances des pays qui avaient été colonisés mais on ne parlait pas de la décolonisation. Réciter ces dates rend la chose complètement neutre en permettant de ne pas poser la question de ce qui s'est réellement passé : comment cela s'est inscrit dans les inconscients, individuels ou collectifs ? Pour la guerre

d'hommes au pouvoir avaient les mains sales. La Vème République a été mise en place pour régler le problème algérien et on se souvient que Mitterrand sortait des grandes phrases comme « l'Algérie c'est la France ». Toute l'histoire de la Vème République est en fait marquée par cette guerre.

Margaux Eskenazi : Il y a eu une sorte d'institutionnalisation de l'oubli après la guerre d'Algérie. Entre 1962 et 1999, on ne parlait pas de « guerre » mais d'« événements » d'Algérie car cela aurait signifié que l'État reconnaissait l'existence d'une guerre civile puisque l'Algérie c'était la France. Beaucoup d'historiens nous ont montré la voie, comme Benjamin Stora qui a écrit *La gangrène et l'oubli* ou bien Raphaëlle Branche, qui nous a beaucoup aidées. J'ai retrouvé, il n'y a pas longtemps, un post-it qu'on avait écrit au moment où on commençait à travailler sur le spectacle avec Alice, sur lequel il est écrit « Les conséquences de l'oubli dans la guerre d'Algérie » et je crois que c'était cela notre question : quelles ont été les conséquences de cet oubli-là dans la France d'aujourd'hui et avec l'ensemble des acteurs mémoriels impliqués ?

Alice Carré : Il y a un livre très important d'Achille Mbembe qui s'appelle *Sortir de la grande nuit* qui revient sur les tabous qui expliquent pourquoi la France a eu tant de mal à se séparer de son empire colonial. Il explique que cela faisait partie de la fierté de France d'avoir ce grand empire et que toutes les questions sont systématiquement éloignées. On ne parle donc pas des tirailleurs, du blanchiment des troupes pour libérer Paris en 1945, on ne parle pas de Sétif, de Thiaroye… Aujourd'hui on est peut-être prêts à le faire grâce à un certain recul historique.

Margaux Eskenazi : Oui mais aussi car nous sommes la deuxième génération après la guerre d'Algérie. On est des descendants, on n'a pas vécu cette guerre-là. On n'est pas allés en Algérie, on n'est pas partis d'Algérie.

Crédits : Loïc Nys
Pauline Guillemet : Dans *Et le cœur fume encore*, contrairement au premier volet, la parole n'est plus uniquement laissée aux grands hommes, à ceux qui ont eu une postérité intellectuelle ou politique. Ce sont des descendants, des témoins, vos amis, vous, que l'on entend. C'était important de faire ce chemin-là, depuis Césaire jusqu'aux harkis, pour le dire vite ?

Margaux Eskenazi : Après le premier volet on avait envie de travailler sur un autre auteur et Alice a proposé de travailler sur Kateb Yacine. Ça faisait, pour ma part, très longtemps que j'aimais Kateb Yacine et il nous a emmenées vers la guerre d'Algérie. Au début on pensait faire un spectacle sur un poète, on ne savait pas où ça allait nous mener. En parlant avec Sylvie Glissant, la veuve d'Édouard Glissant, on s'est rendu compte que Yacine et Glissant étaient grands amis et c'est ainsi que le fil a été tiré vers une guerre d'Algérie que l'on ne connaissait pas. On en est venues à imaginer une forme nouvelle qui nous a amené à fictionnaliser alors que dans le premier volet il n'y avait pratiquement aucune fiction. Dans *Et le cœur fume encore* ce sont donc nos recherches, nos étonnements, nos découvertes, qui nous ont amené à cette forme différente mais également nos rencontres, avec les acteurs mémoriels qui ont vécu cette guerre ou bien avec leurs descendants. On a pris conscience que ces paroles étaient extrêmement précieuses et on s'est dit que c'était ça qui allait faire le théâtre.

Alice Carré : Cette matière, ces témoignages ont été essentiels durant les différentes séquences de travail avec les acteurs, au moment où on ne savait pas encore quelle forme allait prendre le spectacle. Au début, on est partis des poèmes de Kateb Yacine et puis finalement ce sont les témoignages qui ont pris le dessus. Ils sont devenus le cœur du spectacle et on a décidé d'inverser complètement le ratio par rapport au premier volet où c'était la poésie qui donnait le rythme. Nous-mêmes, on a été prises de passion pour cette histoire-là, on a fait une grande frise chronologique sur l'un des murs de l'appartement de Margaux qui partait de 3000 avant-Jc pour arriver jusqu'à la fin de la décennie noire. Ce qu'il a été important de faire ensuite c'est d'affiner notre point de vue, de nous positionner, pour savoir d'où on parle, de quelle place ? Il fallait faire attention de ne pas s'approprier une histoire qui n'était pas la nôtre.

Margaux Eskenazi : Oui, ça a été fondamental pour nous qui parlons en tant que françaises et pas en tant qu'algériennes. On souhaitait parler à partir de notre endroit de

françaises, qu'est-ce qu'il est possible de dire à partir de cet endroit-là ? C'était notre travail de mémoire à nous.

Pauline Guillemet : Et c'est un travail que vous menez de manière extrêmement juste et poignante dans ce magnifique spectacle qui se joue au TPG jusqu'au 20 décembre 2019. Et puis, on quitte la salle avec cette envie de participer, nous aussi, à ce combat contre l'amnésie coloniale, en posant des questions, en plongeant dans les archives familiales. Diriez-vous que vous avez pensé ce spectacle, aussi, comme un appel, en direction de chaque spectateur, pour que tous, collectivement, nous nous engagions dans ce travail de mémoire ?

Alice Carré : Ce que dit le spectacle c'est que ces mémoires familiales font pleinement partie de la société française, que ce soit du côté de l'immigration algérienne ou de tout autre histoire particulière. La France se construit dans cette pluralité de mémoires, de parcours, de cultures. C'est éminemment politique de considérer que l'identité n'est pas une chose figée, dans un espace-temps.

Margaux Eskenazi : Je crois qu'aujourd'hui il est essentiel de faire travailler les mémoires pour définir les identités. C'est peut-être le travail qu'on fait. Dans un des textes qu'on avait écrit, on pouvait lire « Il faut bien enterrer ses morts » et je crois que c'est important de donner la mémoire aux vivants et de bien enterrer les morts, sans amnésies, sans tabous, sans oublis mais pour construire le présent.

Crédits : Loïc Nys
Alice Carré : Et c'est aussi une manière de couper l'herbe sous le pied des discours fascisants d'aujourd'hui. Quand on refuse aux algériens le droit d'aller célébrer leur victoire sur les Champs Élysées lors de la coupe des nations africaines, c'est une aberration. Pourquoi est-ce qu'ils n'auraient pas le droit de porter leur drapeau ? Pourquoi n'auraient-ils pas le droit d'être à la fois français et algériens ? C'est hyper important de montrer que cette immigration a une histoire quand, aujourd'hui, les gens se plaignent de devoir s'accoutumer d'une telle présence étrangère sur leur sol. L'histoire c'est que ce sont nos ancêtres qui sont allés installer une présence étrangère sur un autre sol.

Margaux Eskenazi : Il y a une phrase d'Édouard Glissant qui est comme un fil rouge entre les deux spectacles et j'ai envie de la citer : « Et si nous voulons partager la beauté du monde, si nous voulons être solidaires de ses souffrances, nous devons apprendre à nous souvenir ensemble ». Je crois que c'est ça qui nous tient.

—

***Et le cœur fume encore* se joue au Théâtre Gérard Philippe de Saint-Denis du 7 au 20 décembre 2019.**

En 2019-2020, la Compagnie Nova s'associe au Théâtre Gérard Philippe pour proposer une tournée dans onze lycées de région parisienne du premier volet « Nous sommes de ceux qui disent non à l'ombre ». Entre-Temps a suivi les premières rencontres et une série de podcasts est en préparation pour le début de l'année 2020.
Publié le 11 décembre 2019

The New York Times

Le titre plutôt obscur «Et le cœur est encore fumant» («Et le cœur Fume Encore») est aussi une œuvre de théâtre documentaire. Créée par Margaux Eskenazi et Alice Carré, cette audacieuse production d'ensemble tisse un grand nombre d'histoires dans un large regard sur l'héritage de la guerre de décolonisation en Algérie, combattue contre la France dans les années 50 et 60.

Par Laura Cappelle

- 8 octobre 2020